



PLANÈTE 7

LA DÉCOUVERTE

Lauraine
BOISVERT

Conçu par
& Jim
JOEY CORNU
É D I T E U R

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives
nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Boisvert, Lauraine, 1957-

Planète 7

(Joey & Jim)

L'ouvrage complet comprendra 4 volumes.

Sommaire : t. 1. La découverte.

Pour les jeunes de 10 à 14 ans.

ISBN 978-2-922976-39-7 (vol. 1)

I. Boisvert, Lauraine, 1957- . Découverte. II. Titre.

III. Titre : Planète Sept. IV. Titre : La découverte.

PS8603.O394P52 2014 jC843'6 C2013-942281-1

PS9603.O394P52 2014

Direction de l'édition : Claudie Bugnon

Illustration de couverture : Isabelle Langevin

Montage de couverture : Jean Gougeon

Correction : Véronique Pepin (petitebarque.com)

Joey Cornu Éditeur inc.

277, boul. Labelle, C-200 • Rosemère (Québec) J7A 2H3

Tél. : 450 621-2265 • Téléc. : 450 965-6689

editeur@joeycornu.com • www.joeycornu.com

© 2014, Joey Cornu Éditeur inc.

ISBN 978-2-922976-39-7

Hormis la citation de courts extraits à titre d'exemples,
les droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
du présent ouvrage sont interdits, sous quelque forme
que ce soit, sans l'autorisation écrite préalable de l'éditeur.

Dépôt légal, 2014 :

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Pour Ariane, Olivier et Alexandre
qui adorent les histoires inventées.
Pour Antoine et sa nouvelle petite sœur
qui découvrent le monde.
Pour Annie qui combat les monstres.
Et pour Denise qui aimait tant les enfants.

*La seule arme des enfants contre
le monde, c'est l'imaginaire.*

Claude Miller

Chapitres

	Prologue	7
1	Une mauvaise journée	11
2	La surveillante de la Tour	39
3	Un voyage en VITI	52
4	Les dons secrets	75
5	Une drôle de planète	109
6	À la recherche de Moab	152
7	La disparition d'Armand	188

PROLOGUE 0

Assis seul sur un banc au parc bordant la rivière, Moab Hammon, jeune Septien de seize ans en fugue sur la Terre, fixait le ciel gris. Dans quelques minutes, il retrouverait sa cachette, une petite grotte située au cœur de la décharge municipale.

Soucieux de passer inaperçu, il avait troqué sa tenue pour des vêtements plus appropriés qu'il avait chipés sur les cordes à linge des maisons avoisinantes. Moab ne regrettait pas sa décision de voyager seul dans l'Univers, même si pour cela il avait enfreint la loi qui interdisait aux habitants de toutes les planètes de la Confédération de se rendre sur la Terre, mieux connue sous le nom de planète 0.

Bien entendu, un jour ou l'autre, il devrait répondre de ses actes, mais cela en valait la peine. Les découvertes qu'il faisait depuis le début de cette

aventure l'enthousiasmaient. La justesse des conclusions du professeur Lafaune, chercheur réputé pour ses travaux sur l'origine des espèces et considéré par la famille du jeune garçon comme un véritable génie, le remplissait de joie et de fierté. De toute évidence, les Terriens étaient à peine plus intelligents que les animaux de la planète 7. En aucun cas, ils ne devaient participer aux grandes décisions concernant l'Univers. Depuis quelque temps, leur avancée technologique inquiétait plusieurs membres importants de la Confédération interstellaire et, parmi eux, certains craignaient qu'un beau jour, ils intègrent le Grand Conseil des planètes. Une fois chez lui, il militerait contre cette possibilité aux côtés des habitants de la planète 6 et convaincrerait la population de 7 d'en faire autant.

Il sourit en repensant à la facilité avec laquelle il réussissait à manipuler ses semblables. Son sourire enjôleur et ses yeux perçants séduisaient au premier regard. Gare à ceux et celles qui s'y laissaient prendre. C'était le cas de Gogueline, une jeune Septienne de son âge qui avait dû se mordre les doigts de lui avoir fait confiance. Surveillante de la Tour de l'École imaginaire sur la planète 7, elle avait accepté de se joindre à Moab pour réaliser un travail scolaire : une recherche sur la planète 0. Elle ne s'était pas doutée

qu'il en profiterait pour lui soutirer sa signature et ravir un vaisseau interstellaire de transport intelligent, nommé VITI.

À l'aide d'un générateur de champ magnétique, ces vaisseaux enroulaient l'espace et le courbaient de façon à rapprocher des points éloignés de l'Univers. Les puissants VITIS absorbaient l'énergie de ces tunnels, connus des Terriens sous le nom de trous de ver, la transformaient en pression négative, puis la propulsaient sur les parois. Sans ce type de générateur, les tunnels instables se seraient refermés en un clin d'œil et auraient broyé toute particule prise à l'intérieur. Ces connexions spatio-temporelles nécessitaient une technologie inconnue des Terriens.

D'un pas lent et traînant, Moab Hammon longea la rue jusqu'au boisé, s'arrêta, regarda autour de lui, puis continua son chemin jusqu'à sa cachette. Le jeune homme avait passé un séjour agréable sur 0, mais le moment était venu de rentrer. Les jours raccourcissaient et le manque de lumière lui occasionnait une certaine langueur; rien de bien grave, mais il ne pouvait demeurer plus longtemps sur cet astre sombre sans risquer d'altérer ses dons.

Il tapota la tablette à la recherche de son micraire – c'est ainsi qu'il nommait le VITI à l'état inactif –, mais ne le trouva pas. Moab eut un haut-le-corps.

Des sueurs froides perlèrent sur son front. Il recommença et recommença, en vain. Qu'allait-il faire maintenant? Sans son vaisseau, il ne pouvait retourner chez lui. Bientôt, le manque de lumière le ferait rapetisser. S'il ne mourait pas, il deviendrait une véritable loque et serait réduit à vivre comme ces lamentables Terriens. Quelle horreur!

C'est à ce moment que débute l'histoire invraisemblable de Marianne Tremblay et de Thomas Caron.

chapitre 1

Une mauvaise journée

La famille Tremblay avait élu domicile dans une minuscule ville au milieu de nulle part. Bâtie à flanc de montagne, une douzaine d'avenues et autant de rues bordées d'un côté par la forêt et de l'autre par la rivière, la petite ville comptait exactement douze mille habitants. Monsieur et madame Tremblay en connaissaient la plupart. Il ne se passait pas grand-chose à Grandes-Piles, et les Tremblay pouvaient y dormir en toute tranquillité.

L'apparence physique de monsieur Tremblay, Bill de son prénom, détonnait avec son caractère doux. Doté d'un fort gabarit, mesurant plus d'un mètre quatre-vingt-douze, cheveux foncés, yeux noirs, Bill impressionnait la majorité des gens qui le croisaient. Lucille Tremblay, son épouse, était aussi de grande taille et changeait la teinte de ses cheveux tous les

mois. Elle s'évertuait à remplir son rôle de mère au foyer à la perfection. En congé de maternité indéterminé, elle se consacrait entièrement à sa famille. N'en déplaise à Marianne, l'aînée âgée de douze ans, Lucille Tremblay s'était découverte une véritable passion pour la cuisine santé. Cependant, la touche personnelle qu'elle tenait mordicus à y ajouter rendait souvent les plats immangeables. Gérard, le petit frère âgé d'à peine huit mois, complétait la famille.

La seule critique que monsieur et madame Tremblay n'osaient formuler à voix haute concernait leurs voisins: les Pitie, un couple dans la cinquantaine et sans enfant. L'occupation favorite d'Horace Pitie consistait à jardiner. Année après année, il espérait remporter le prix des maisons fleuries décerné par la municipalité. L'homme à moitié chauve et au sourire affable ne s'intéressait nullement à la vie de ses voisins, mais il en allait autrement de son épouse. La détestable voisine n'était pas un canon de beauté. Ses cheveux frisés encadraient une figure bien ronde et, malgré le fait qu'elle se dise sourde, rien ne lui échappait. Elle entendait et voyait tout. Elle connaissait tous les habitants du quartier et réussissait à percer les secrets les mieux gardés. Un peu plus loin vivaient

les Pouliot, une famille reconstituée de cinq personnes qui avait comme chef de famille Armand, un bon à rien qui se faisait vivre par sa femme et qui tyrannisait la maisonnée. Thomas, le plus âgé des trois enfants et beau-fils d'Armand, était le meilleur ami de Marianne Tremblay.

Depuis plusieurs jours, d'épais nuages obscurcissaient le ciel de Grandes-Piles, et la chaleur suffocante du mois d'août laissait présager un orage violent. Mis à part Annette Pitie, aucun habitant ne porta attention à l'éclair noir en forme de six qui zébra le ciel juste au-dessus de la décharge municipale, pas plus qu'au léger tremblement de terre qui suivit. Sans perdre une minute, madame Pitie alerta le conseiller municipal Joseph Guibou qui l'écouta d'une oreille distraite. Toutefois, la conversation terminée, il songea que plusieurs personnes lui avaient rapporté avoir observé des lumières insolites dans le ciel de Grandes-Piles, ces derniers temps. Bof. Du revers de la main, il chassa cette idée et vaqua à ses occupations coutumières, c'est-à-dire, tirer des plans pour ravir la place du maire aux prochaines élections.

Trapu, avec de petits yeux de serpent et un sourire hypocrite, il avait obtenu le poste de conseiller municipal grâce à la fortune de sa femme, qui lui

avait permis d'acheter suffisamment de votes. Monsieur Guibou quitta la mairie vers seize heures. Au volant de sa voiture, il continua de réfléchir à la meilleure façon de convaincre la population de l'élire au poste de maire. Mais lorsqu'il gara sa voiture dans l'entrée de sa luxueuse maison et leva les yeux au ciel, il demeura interdit. Il se frotta les yeux et regarda de nouveau. Un ciel tout à fait normal apparaissait. Pourtant, il aurait bien juré une seconde auparavant avoir vu un vaisseau immense. Il secoua la tête de gauche à droite pour s'éclaircir les idées, puis rentra chez lui.

• • • • •

Ce soir-là, Marianne Tremblay scruta le ciel avant de se glisser sous les couvertures, puis de sombrer dans le sommeil. Avec son ami Thomas Caron, elle déambulait dans un étrange vaisseau spatial qui s'ébranla et, en un rien de temps, fila dans l'espace. Effrayée et excitée par la randonnée, Marianne sentit son cœur s'affoler et tout se mit à tourbillonner dans sa tête. Soudain, un grésillement inattendu emplit la salle des commandes et s'intensifia peu à peu. Dans un geste machinal, elle tendit la main vers son réveil et appuya sur le bouton d'arrêt.

Petit à petit, l'automne succéda à l'été. Presque dénudés, les arbres s'élevaient vers le ciel tels de gigantesques squelettes. Seul réconfort, la fête d'Halloween qui approchait à grands pas.

Minia de Carrufel, la fille la plus populaire de l'école, avec ses longs cheveux blonds légèrement ondulés et ses yeux de la couleur de l'océan qui séduisaient tous les garçons, organisait un *party* pour l'occasion. Marianne se creusait les méninges pour trouver un déguisement original. Pas question de revêtir la traditionnelle robe de sorcière et le chapeau pointu que sa mère lui avait confectionnés l'an dernier. Un éclair de génie lui traversa l'esprit : elle se déguiserait en extraterrestre. Toute la semaine, son sommeil avait été perturbé par ce drôle de rêve. Nul doute, pensa-t-elle, la date fatidique du trente et un octobre en était la cause. Elle se trompait.



Quand il se trouva à proximité de la maison de Marianne, Thomas Caron resserra son col. Comme à son habitude, il grimpa les marches deux à deux et posa son front contre la vitre de la porte.

— Entre, Thomas! cria Lucille Tremblay, la mère de Marianne.

Sauf le dimanche, Thomas distribuait les journaux. Il parcourait plus de cinq kilomètres chaque jour et, le samedi, il refaisait la même tournée pour se faire payer.

La mère de Marianne savait qu'il n'avait encore rien avalé et, comme tous les matins, elle lui fit signe d'approcher. La jeune maman déposa deux rôties et une banane dans une petite assiette. Thomas s'en empara et les avala d'un trait.

— Merci, Madame Tremblay.

— Au brossage de dents, Marianne! Et ne traîne pas! Sinon tu vas être en retard, l'avertit sa mère.

Au même moment, Gérard, le petit frère de Marianne, hurla.

— J'arrive, mon chéri! cria Lucille.

Elle expliqua à Thomas que son bébé faisait ses dents. À deux reprises, la nuit dernière, il avait réveillé toute la maisonnée. Quelques minutes plus tard, Marianne retrouva son ami.

Les sourcils froncés, Marianne afficha un air franchement découragé.

— Quelle nuit!

Lucille revint à la cuisine, le bambin dans les bras.

— Allez, dépêchez-vous tous les deux. Filez et ne vous attardez pas en chemin.

Marianne se regarda une dernière fois dans le

miroir du vestibule. Deux tresses ramenées derrière la tête empêchaient ses longs cheveux de virevolter au vent. Cette coiffure ne l'avantageait pas, mais comme une épidémie de poux sévissait à l'école, aussi bien suivre les instructions à la lettre. Pas question que ces bestioles envahissent son cuir chevelu même si, pour cela, elle devait sacrifier un peu de sa coquetterie. Bien sûr, Minia de Carrufel ne manquerait pas de se moquer, mais rirait bien qui rirait le dernier le jour où une armée d'envahisseurs aux dents acérées lui dévorerait le cerveau. Elle sourit à son reflet et retrouva Thomas sur le trottoir.

— J'ai encore fait ce drôle de rêve, Thomas, c'était tellement réel!

Thomas haussa les épaules.

— Je ne crois pas aux ovnis.

Une secousse les fit sursauter.

— On dirait un autre tremblement de terre, s'inquiéta Marianne.

— Ouais, un autre. Mais t'as pas à t'en faire, il n'y a aucun danger.

— Tu t'y connais, en tremblement de terre?

— Ben, pas vraiment. Des secousses comme ça ont souvent lieu à ce temps-ci de l'année, dit ma mère.

— Je ne savais pas ça, laissa tomber Marianne, songeuse.

Thomas pointa du doigt la vitrine du magasin de monsieur GrosJean. Le dernier jeu en vogue y trônait et faisait l'envie de tous les adolescents de la petite ville. Marianne agrandit les yeux.

— Wow! C'est le nouveau jeu!

— Ouais, soupira Thomas, j'épargne pour me le procurer, mais au prix qu'il coûte, je ne l'aurai pas de sitôt.

Le temps les pressait. Au risque de se voir interpeller par l'agent de sécurité, ils optèrent pour le raccourci. Escalader la clôture de fer forgé et traverser le terrain de l'hôtel de ville leur permit de gagner un temps précieux. Tout près de l'école, Marianne se retourna et aperçut une silhouette se glisser derrière la bâtisse municipale.

— Regarde, Thomas, tu as vu cet homme?

— De quel homme parles-tu?

— Tu l'as raté, il a disparu derrière l'hôtel de ville. Il avait l'air bizarre.

— C'est sans doute un itinérant.

— Dépêche, on n'est pas en avance. Je n'ai pas envie de me retrouver au bureau du directeur.

— J'aime arriver à la dernière minute, soupira Thomas, comme ça, je n'ai pas à endurer ces idiots de Rob et Bosco.

Marianne serra les poings.

— Rob ressemble à un crapaud et Bosco, à une grosse limace. Un jour, je leur clouerais le bec.

Thomas enviait la force de caractère de son amie. Vivre dans la pauvreté lui causait, à lui, bien des moqueries de la part de Rob et de Bosco. Ces deux garnements, sans avoir aucun lien de parenté, se ressemblaient étrangement. Costards, cheveux coupés très courts, anneaux à l'oreille droite, bracelet en cuir noir orné de pics en argent au poignet gauche, tout cela leur donnait un air rebelle qu'ils appréciaient. Leur dernière lubie? Un guerrier du Moyen Âge tatoué sur l'épaule. L'horrible dessin avait failli provoquer une crise d'apoplexie à Joseph Guibou. L'air faussement malheureux de son fils et la promesse de cacher le tatouage sous des manches longues convainquirent Joseph Guibou de passer l'éponge sur ce petit écart de jeunesse.

Marianne tira sur la manche de Thomas.

— Pourquoi tu ne te confies pas à monsieur Coulombe? Il pourrait les sermonner et même les garder en retenue avec une tonne de copies à faire.

— Je ne crois pas que son discours sur le respect fasse une différence.

Les jours de classe oppressaient Thomas. Jour après jour, il subissait les sarcasmes de ses deux infatigables bourreaux. Comme tous les matins, les

deux amis longèrent le corridor menant à leur salle de cours.

— Ça sent drôle par ici, cria Rob en se bouchant le nez.

— Ouais, t'as raison, ça pue, approuva Bosco. On sait ben, c'est normal quand tu restes près d'un dépotoir.

Le rire cristallin de Minia de Carrufel écorcha les oreilles de Marianne. Submergée par la rage, elle s'approcha de Bosco et le poussa de toutes ses forces.

— Dégage, limace!

Bosco perdit pied et tomba à la renverse. L'œil noir, il pointa Marianne du doigt.

— Tu vas me le payer!

Sans hésiter, Marianne sortit son parfum en aérosol, gracieuseté de la mère de Thomas qui vendait des produits de beauté par catalogue pour boucler ses fins de mois, et l'en aspergea.

— Prends ça, Bosco! En te poussant, j'ai réalisé que c'est toi qui puais, tu sens le porc. Ça va nous aider à te supporter pendant l'heure qui vient.

L'enseignante de français arriva sur les entrefaites. Clémence St-Gelais, d'un physique agréable, coiffait ses cheveux blonds en un chignon sévère afin de camoufler son tempérament doux. De plus, de petites lunettes de lecture, qu'elle laissait pendre à

son cou la plupart du temps, lui conféraient une allure sérieuse.

— Cette chipie m'a presque rendu aveugle avec son sale parfum.

L'enseignante connaissait bien Bosco Guibou. Cependant, l'année précédente, son paternel était intervenu en faveur de la jeune femme afin qu'elle obtienne le poste d'enseignante de sixième année. Elle savait que Bosco n'hésiterait pas à mentir pour se protéger.

— Regagnez la classe à présent.

— Mais Madame, insista Bosco, Marianne mérite une sanction.

— Silence! Va immédiatement à ton bureau. Quant à toi, Marianne, viens avec moi.

Les yeux de Bosco brillèrent d'une lueur machiavélique. Il fit son entrée dans la classe, l'air triomphant.

— La Tremblay va avoir une retenue, chantonna-t-il en passant devant le bureau de Thomas.

Quelques minutes plus tard, Clémence St-Gelais revint en compagnie de Marianne, qui regagna sa place en fixant le bout de ses souliers. Elle avait défendu son ami et voilà qu'elle héritait d'un long travail. Que la vie était injuste!

Le reste de la matinée se poursuivit sans

anicroche. À onze heures vingt-cinq, la cloche sonna. Enfin, une petite heure de liberté. Thomas rêvait d'une école où il apprendrait les formules mathématiques à l'aide de jeux vidéo, et Marianne, d'une école où les idiots ne seraient pas admis. Les deux amis se retrouvèrent à la sortie.

— Et puis, comment s'est passée ta rencontre avec le directeur? demanda Thomas.

— J'ai hérité d'un texte de trois pages sur la non-violence, mais ça en valait la peine. Et crois-moi, avec Internet, ce sera vite fait, bien fait.



Devant chez lui, Thomas respira un grand coup et entra. Aucun son, aucun bruit dans la maison. Sur la pointe des pieds, une boule dans la gorge, il s'engagea dans le corridor de la cuisine. Tout au bout, les jumeaux âgés de sept ans se tenaient immobiles et fixaient le parquet. Inquiet, Thomas pressa le pas. Le craquement du plancher de bois déverni surprit les petits. À la vue de leur grand frère, un sourire illumina leur visage.

— Enfin, te voilà! s'exclama Raymond.

— Que se passe-t-il? demanda Thomas.

— Nous avons renversé le carton de lait et nous

avons vraiment peur que papa nous dispute, raconta Joséphine.

Thomas s'étira le cou. Le liquide blanc se répandait sous la table et ne tarderait pas à s'infiltrer sous la porte verrouillée de la chambre d'Armand. Thomas fouilla dans sa poche et donna à son frère l'argent nécessaire à l'achat d'un autre litre de lait.

— Raymond! Cours au dépanneur!

Thomas saisit le torchon abandonné sur le comptoir et épongea le dégât. Comme il terminait, un bruit sourd retentit. À n'en pas douter, Armand était de retour.

— Joséphine, va dehors et surveille Raymond.

La petite sortit par la porte arrière au moment où Armand pénétrait dans la cuisine.

— Salut, Armand! lança Thomas d'un air faussement joyeux.

Armand hocha la tête et s'approcha du jeune garçon, une lueur menaçante au fond des yeux.

— Qu'as-tu encore fait, gringalet?

Armand l'avait affublé de ce sobriquet à cause de sa maigreur. Ses oreilles décollées et ses cheveux blonds indomptables lui valaient bien d'autres moqueries de la part de son beau-père. Au dire de sa mère, ses traits réguliers, sa stature prometteuse et son sourire irrésistible lui donnaient beaucoup

de charme et, un jour, Thomas plairait aux filles. Bien entendu, à l'aube de ses douze ans, il n'en croyait pas un mot.

— Rien du tout, répondit Thomas, en reculant d'un pas.

— Ouais, ouais, j'en suis pas sûr, soupçonna Armand.

Pris de court, Thomas demanda où était sa mère.

— Comme d'habitude, elle fait le ménage chez les Diamond. Ces richards l'exploitent, mais elle est trop épaisse pour demander une augmentation.

Thomas vit rouge.

— Au moins, elle rapporte de l'argent pour payer les factures, tu ne peux pas en dire autant.

— Espèce de petit ingrat! s'écria Armand.

Il retira la ceinture de son pantalon, leva le bras dans les airs et s'élança. Pour esquiver le coup, Thomas contourna la table et se retrouva coincé contre le mur. Il se baissa juste à temps pour éviter le deuxième coup. Thomas entendit un claquement sec suivi d'un « aïe! ». Il leva la tête et aperçut Armand, la main sur le visage, vociférant. De toute évidence, la ceinture avait rebondi sur le mur pour s'arrêter sur sa figure. Thomas rampa sous la table et sortit de l'autre côté, puis, les jambes à son cou, il fila par la porte arrière, son beau-père sur les talons.

— Reviens, sale vaurien! Si je t’attrape, t’es mort, t’entends?

Thomas courut au dépotoir. Il savait qu’Armand ne le suivrait pas jusque-là. Il se dirigea vers son entrée secrète, une ouverture dans la clôture de broche camouflée par un tas de feuillus sauvages, puis fonça à l’autre bout de la décharge, en direction d’une petite grotte.

Il s’accroupit et entra. Une fois à l’abri, il souffla un moment. Il se passa une main sur le visage. Que lui avait-il pris de braver ainsi Armand? D’ordinaire, il longea les murs et évitait de croiser son regard, mais cette fois, le satané homme avait dépassé les bornes et les mots étaient sortis tout seuls. Il fit quelques pas, puis glissa sa main derrière la grosse roche où il entassait ses trésors. Après quelques tâtonnements, il saisit un objet qu’il avait découvert pendant les vacances d’été. Thomas éprouva un sentiment d’euphorie à l’idée d’avoir peut-être sous la main un super jeu que même monsieur GrosJean ne possédait pas. D’un vert clair fluorescent, une manette triangulaire aux extrémités de même forme l’intriguait. Des chiffres et des petits dessins surmontaient les contours.

À l’instar de Marianne, Thomas se passionnait pour les jeux vidéo. Pourquoi ne partagerait-il pas

sa découverte avec Marianne? En plus de maîtriser tous les jeux vidéo sur le marché, elle était une adversaire redoutable sur Internet. Il l'admirait en silence. Elle était une bonne, une très bonne amie.

— C'est parce que j'ai la chance de jouer souvent, lui avait-elle expliqué.

La générosité de Marianne ménageait son amour-propre. C'était une chic fille.

Thomas replaça l'objet mystérieux dans sa cachette et se rendit chez Marianne. Lucille Tremblay l'accueillit.

— Entre, mon garçon, viens te réchauffer un moment. As-tu dîné?

— Euh... oui, mentit-il.

Lucille devina qu'il n'en était rien.

— Prends au moins une pomme et une barre tendre, au cas où tu auras un petit creux au courant de l'après-midi.

— Je veux bien, merci.

Lucille Tremblay appela sa fille.

— Marianne! Thomas est là! Brosse tes dents et laisse ce satané jeu vidéo.

— Oui, une minute! Le feu n'est pas pris! J'arrive!

Lucille Tremblay, qui ne supportait pas l'impolitesse, lui confisqua ses jeux vidéo pour le reste de la semaine. Marianne crut défaillir.

— Quoi? Tu sauras que je n'ai plus six ans.

— Parfois j'en doute. Cesse d'argumenter et file à l'école.

Marianne ravala la réplique qui lui brûlait les lèvres, claqua la porte, puis retrouva Thomas. Chemin faisant, il lui décrivit sa découverte, mais elle était trop en colère pour bien l'écouter.

— Une manette! Quelle manette?

— Il faut que tu voies ça! Cette manette est très étrange! Je l'ai cachée à la décharge.

— La décharge! Ah ouache!

— C'est pas si pire que ça. Je connais les lieux et j'ai une super cachette. J'y ai entassé plein de choses, c'est génial.

Marianne n'aimait pas l'endroit. Toutefois, le mystérieux objet avait piqué sa curiosité.

— J'aimerais bien, mais tu sais qu'il est défendu de se rendre à la décharge. Avec tout ce qui traîne là-bas, ça peut être dangereux.

— Allez, dis oui.

— Laisse-moi y réfléchir, je te donnerai ma réponse en fin d'après-midi. Si ma mère n'a pas changé d'idée pour mes jeux, je t'accompagnerai.

— Ouais! Super! s'écria Thomas, car il savait la maman de Marianne inflexible.

Il dévora sa pomme.

— On dirait que tu n'as rien avalé à midi.

Thomas lui raconta sa mésaventure.

— Ça alors! s'exclama Marianne, scandalisée.

— Il n'était déjà pas très beau, imagine avec ce coup à la figure.

Les deux amis éclatèrent de rire.

Armand mesurait à peine un mètre soixante. Un mauvais sourire crispait son visage émacié et des rides creusaient son front. En revanche, ses muscles saillaient sous ses vêtements trop ajustés. Un beau matin, Marianne avait remarqué des bleus sur les bras de son ami.

— Armand a des pinces à la place des mains, comme un crabe, avait expliqué Thomas.

À la vue de l'école, son cœur se serra. Comme il détestait cet endroit! Madame St-Gelais, sympathique en début d'année scolaire, s'était révélée être une vraie mégère par la suite. Elle lui adressait fréquemment des remontrances sur la propreté. Ses rares chandails affichaient trop souvent des traces du repas de la veille. Sa mère, débordée, quittait la maison tôt le matin et s'en remettait à Armand. À la première occasion, le damné homme chassait les enfants hors du domicile, sans se préoccuper de leur allure.

Une fois encore, Bosco s'interposa.

— T'as mis les chaussures de ton père, Caron?
murmura-t-il.

Thomas ne répondit pas.

— C'est vrai, j'oubliais, tu n'as pas de père, tu n'as qu'un imbécile de beau-père. Ça va bien avec le reste de ta famille, continua le garnement.

Thomas se retourna.

— Ferme-la ou je te casse la gueule, Bosco!

— Si tu déranges encore une fois la classe, Thomas, tu iras au bureau du directeur!

Marianne adressa à Bosco un sourire narquois et ne résista pas à l'envie de lui tirer la langue. Le garçon en colère étira la main, saisit sa barrette et tira très fort. Marianne poussa une exclamation de douleur.

— Aïe! Lâche-moi! cria-t-elle, à tue-tête.

L'enseignante, à bout de patience, ordonna à Bosco de se rendre au bureau du directeur illico. Le jeune garçon tenta bien d'exposer son point de vue, mais Clémence St-Gelais resta de marbre. Il se retourna alors en pointant Marianne du doigt, l'air menaçant.

Malgré l'avertissement sous-entendu, elle ne put s'empêcher de se réjouir.

La cloche annonça la fin des cours. Les élèves rangèrent leurs livres et se retrouvèrent dans la cour.

— Dépêche-toi, cria Marianne à Thomas.

— J'arrive. Et tu m'accompagnes, oui ou non?

La curiosité de Marianne eut raison de ses réticences. Elle proposa à Thomas de laisser son sac chez elle et de filer à la décharge. Après l'épisode du midi, Thomas trouva l'idée excellente. Il connaissait les habitudes d'Armand : l'homme ingurgitait sa ration de bière quotidienne et s'endormait sur le sofa. Thomas avait tiré ses plans. Plus tard, il entrerait par la porte arrière et gravirait l'escalier sur la pointe des pieds jusqu'à sa chambre.

Une fois chez elle, Marianne entra en trombe, Thomas sur les talons.

— Maman! Je suis là!

— Ne crie pas si fort, Gérard fait la sieste.

— Est-ce qu'on peut avoir une collation? On meurt de faim.

— Bien sûr, répondit Lucille. Un verre de lait et des galettes bien chaudes, est-ce que ça vous va? Je viens tout juste de les sortir du four.

Un oui sonore retentit, en même temps que les hurlements de Gérard.

— Bon ça y est, il est réveillé! On ne peut pas dire que j'aie eu beaucoup de répit aujourd'hui.

Thomas, désolé, tenta de se faire pardonner.

— Vos galettes ont l'air réussi.

La jeune femme éclata de rire.

— Je vais t'en préparer une boîte, tu la partageras avec les jumeaux.

— Merci, merci beaucoup, Madame Tremblay.
Pour une fois, sa recette santé s'avéra un succès.

— Prends le temps d'avaler, dit Lucille, le visage rayonnant.

Les deux amis terminèrent leur collation et, un sourire de connivence au coin des lèvres, se dirigèrent vers la sortie.

— Où vas-tu, Marianne?

— Prendre l'air.

— N'oublie pas, Marianne, la prudence est mère de sûreté.

Marianne soupira. Ces phrases répétitives chaque fois qu'elle quittait la maison l'exaspéraient. Sa mère et elle n'avaient que peu de choses en commun si ce n'est leurs longues jambes. Au dire de ses parents, elle tenait son tempérament de feu de son grand-père, Siprien Tremblay, qui ne s'en laissait pas imposer et avait la réplique facile, trait de caractère qu'il n'avait pas transmis à son fils.

Sans se retourner, ils sortirent, contournèrent la maison de Thomas et piquèrent à travers le boisé.

— Allez, dépêchez! Il ne faut pas se faire surprendre, on n'a pas le droit d'être ici. J'espère que ça vaut la peine.

— Certain, t'en reviendras pas.

À quelques reprises, ils se cachèrent derrière des monticules de déchets pour échapper à la vue du gardien.

— On y est! déclara Thomas, en montrant du doigt une ouverture creusée dans un rocher.

— L'entrée n'est pas très grande, fit Marianne.

— C'est beaucoup plus grand à l'intérieur, viens. Marianne s'accroupit et entra.

— Cette grotte n'a rien de rassurant et il fait très sombre.

Thomas alluma les trois chandelles d'un vieux chandelier qu'il déposa sur un socle de pierre. À la lumière vacillante des bougies, Marianne jugea l'endroit effrayant. Des ombres sinistres semblaient flotter dans les flaques d'eau stagnante.

— Où est ton fameux trésor?

— Je l'ai caché derrière cette roche. Je ne voulais pas prendre le risque qu'on le trouve.

— Tu es bien le seul à t'aventurer ici, crois-moi.

Thomas essayait de saisir l'objet dissimulé dans un creux derrière la grosse roche, mais celui-ci avait glissé un peu plus loin.

Marianne le regarda d'un œil interrogateur.

— C'est vraiment un trésor pour que tu prennes autant de précautions.

— Ouais, souffla-t-il, tout à coup, mes bras ne sont pas assez longs.

— Attends! Je vais t'aider.

Les deux amis unirent leurs forces et poussèrent la roche. Thomas s'empara enfin de l'objet. À sa vue, l'étonnement se peignit sur le visage de Marianne. Elle retourna l'objet dans tous les sens.

— Wow!

— Qu'est-ce que c'est, d'après toi? lui demanda Thomas.

— Euh... en tout cas, ce n'est pas une manette de jeu. Je n'en ai jamais vue comme ça.

Elle remarqua les curieux dessins et les numéros sur les contours.

— C'est une télécommande, j'en mettrais ma main au feu, dit-elle en fronçant les sourcils.

Thomas éprouva un surcroît d'admiration envers son amie.

— Si on essayait de la faire fonctionner, proposait-il, enthousiaste.

— Encore faudrait-il avoir l'appareil qui va avec.

Thomas appuya sur quelques boutons, mais rien ne se passa. Découragé, il lança la télécommande dans un coin.

— C'est juste bon pour la poubelle.

La déception de Thomas incita Marianne à

ramasser l'objet et à l'observer de nouveau. Par accident, elle bougea un triangle à son extrémité. Une lueur bleuâtre encercla la supposée télécommande. Elle s'intensifia, passa du bleu ciel au bleu poudre, puis entoura Marianne.

— Ça alors! s'exclama Thomas, regarde tes pieds, ils ne touchent plus le sol!

— Ooooh! s'écria à son tour Marianne.

Prise de panique, elle échappa l'objet. Thomas s'empressa de le ramasser et s'éleva à son tour.

— Donne-moi la main, dit-il, on va peut-être réussir à voler?

Pendant un instant, Marianne craignit que cette lumière ne l'emporte, mais rassurée de voir son compagnon s'amuser à flotter dans les airs, elle n'hésita plus et saisit sa main. La lumière l'enveloppa à son tour, et elle retrouva Thomas.

Une sonnerie retentit. Les chiffres scintillèrent et passèrent du rouge au vert. Thomas voulut exercer une pression, mais Marianne l'en dissuada.

— Ça pourrait être dangereux. Désactive-la.

— Je voudrais bien savoir comment.

— Passe-la-moi.

Sans avertir, Marianne lâcha la main de Thomas. Surpris, il tomba à la renverse dans une flaque d'eau.

— Aïe! Tu aurais pu avertir, je suis tout mouillé.

— Désolée, Thomas.

— Ça va, répondit-il en se relevant.

— Je crois que j'ai trouvé comment arrêter cet appareil.

Au même moment, ses pieds touchèrent le sol et la lumière disparut.

Thomas sautillait et se frottait les fesses.

— Qu'est-ce que tu as? demanda son amie, tu t'es fait mal?

— Je ne sais pas on dirait que... qu'il y a quelque chose sur mon mollet et que ça bouge.

Après quelques efforts, il captura une étrange couleuvre.

— Regarde, Marianne, je n'en ai jamais vue de semblable.

Thomas tenait le reptile à bout de bras.

— Débarrasse-toi de ça, cria Marianne.

— T'as pas besoin d'avoir peur, il n'y a aucun danger, les couleuvres sont inoffensives. Celle-là a l'air malade, regarde ses yeux.

— Je déteste les couleuvres.

La pauvre couleuvre regardait Thomas, l'air suppliant. Elle ouvrit la gueule, la referma, puis l'ouvrit de nouveau.

— On dirait qu'elle veut nous parler.

Marianne étendit le bras et pointa le fond de la

grotte. Thomas s’y dirigea, libéra sa prise et revint vers son amie.

— Comment as-tu fait pour arrêter cette chose?

Marianne indiqua du doigt la gravure qui représentait un oiseau qui se pose.

— On appelle ça un idéogramme. Ce sont des signes-mots. Tu ne te rappelles pas, à la journée culturelle au Musée de la civilisation, quand le guide nous a expliqué les différentes écritures du temps des pyramides?

— C’était l’année dernière, c’est sûr que je ne me rappelle pas de ça.

— Moi, ça m’avait passionnée.

— En tout cas, cet objet est génial! s’exclama Thomas.

— Mais il faut être prudent, on ne sait pas ce qu’il cache.

Les chiffres, maintenant éteints, apparaissaient plus petits.

— À quoi peuvent-ils bien servir? se demanda Thomas à voix haute.

— Je n’en ai aucune idée. Il faut que je réfléchisse à ça. Rentrons maintenant, sinon je risque une autre punition en plus de ma copie.

— Ouais, on pourrait revenir demain en fin de journée, qu’en dis-tu?

Marianne acquiesça du bout des lèvres.

Thomas replaça l'objet dans sa cachette, poussa la roche et éteignit les chandelles.

— Je sors en premier, proposa-t-il, attends mon signal, il ne faut pas que le gardien nous repère.

— Et quel est ton signal? demanda Marianne.

Un sifflement aigu résonna en écho.

— Ce n'est pas une très bonne idée, tu vas alerter le chien du gardien.

Thomas acquiesça. Il sortit la tête et chercha le gardien des yeux. Accompagné de son gros chien, l'homme surveillait à l'autre bout de la décharge.

— Il est loin, on peut y aller.

Ils avancèrent avec précaution vers les monticules de déchets. Le gros chien du gardien s'immobilisa et leva le museau dans les airs.

— Dépêchons-nous, dit Marianne.

Des aboiements retentirent derrière eux. Ils coururent vers le boisé. Le cœur battant, Marianne jeta un dernier coup d'œil par-dessus son épaule. Aucune trace du chien ou de son maître.

— On l'a échappé belle, dit-elle.

— Ouais, habituellement le gardien se trouve dans la bâtisse près de l'entrée, il ne fait pas de tournée à cette heure, c'est bizarre.

Le soleil avait disparu et une pluie fine tombait.

Ils accélérèrent le pas. Thomas récupéra son sac à dos chez Marianne et fila chez lui. Il hésita avant d'entrer, puis s'y risqua. Les ronflements d'Armand le rassurèrent. Il monta à sa chambre, où Joséphine et Raymond le retrouvèrent avec le souper : quelques tartines nappées de beurre d'arachide.

— Merci, les jumeaux, vous êtes super.

— On savait que tu n'avais pas envie de voir papa. Il t'aurait sûrement grondé, ajouta Raymond.

— Ça se peut, répondit Thomas en riant. Mais j'ai une surprise pour vous deux.

— Qu'est-ce que c'est? demandèrent les jumeaux en chœur.

— Pas si fort! Je vous ai rapporté des galettes, c'est la maman de Marianne qui les a faites. Goûtez-y.

— Merci, Thomas, dit Joséphine, tu es le meilleur des grands frères et je t'aime gros comme la lune.

— Ah! les filles... soupira Raymond.

Ils disputèrent une partie de cartes, puis Thomas leur souhaita bonne nuit et s'approcha de la fenêtre.

La pluie martelait les vitres. Novembre montrait le bout de son nez et les météorologues prévoyaient un froid inhabituel. Certains, plus alarmistes, annonçaient même de la neige pour les prochains jours. Thomas enfila son pyjama, ajouta une couverture à son lit et sombra dans un profond sommeil.